

UNE BATAILLE DE TROP

On ne choisit pas de naître. On ne choisit pas de vivre ni de mourir. Et on ne choisit pas de tuer. « C'est simplement ainsi que le monde tourne... »

Quand on est un guerrier, on tue. Et quand on est un homme, on est un guerrier. Personne ne nous demande notre avis, c'est juste notre devoir. Un clan a toujours des rivaux, parfois des ennemis... Quand ces derniers nous attaquent, ou attaquent ceux que nous avons juré de protéger, alors nous partons nous battre. Qu'on le veuille ou non, c'est notre devoir...

Alors nous tuons. Nous entrons dans les demeures de nos ennemis et les massacrons. Si nous laissons des survivants, ils reviennent, alors nous n'en laissons aucun.

De la même façon que personne ne nous demande notre avis quand on doit partir à la guerre, personne ne se demande si ce que nous y faisons est juste ou non. « C'est simplement ainsi que le monde tourne » et cette explication satisfait tout le monde.

Nous sommes des hommes des Terres de l'Arc. Nous voyons la guerre dès notre enfance, et nous devenons des adultes que l'horreur ne touche plus... Pourtant, lorsque j'égorge un adolescent qui demandait pitié, même si je sais que si je lui laisse la vie un jour il portera les armes contre ceux que j'aime, je ne peux m'empêcher de me demander si nous sommes honorables... « C'est pour la survie du clan » disait mon père...

Mais moi, j'aspirais à de plus grands objectifs que « la survie du clan »...

Issu de « *L'horreur de l'héroïsme, mémoires de Vodiari, fils d'un Roi* ».

Vodiari du clan Mineros s'éveillait doucement. Le soleil ne s'était pas encore levé, mais le Prince sentait qu'il avait assez dormi et qu'il était temps qu'il se lève.

« Prince », ce qu'il pouvait détester ce titre. Il n'avait rien fait pour le gagner. Son père, Halmus, était devenu Roi en remportant de nombreuses batailles, en se montrant juste et honorable envers son peuple et en prouvant sa capacité à diriger. Il avait gagné le titre de « Roi ». Vodiari était juste là, et il était Prince...

Dans d'autres clans où la souveraineté se transmettait par le sang, il comprenait qu'un fils de noble rang ait un titre. Mais chez les Mineros, où les dirigeants étaient élus, il ne comprenait pas la légitimité du titre de « Prince ».

Il avait sept ans quand Halmus avait été élu à la mort de Jargan. Du jour au lendemain, il était passé de « fils de tanneur » à « Prince »... Et il avait connu la honte... Celle de baisser la tête en croisant ceux de son âge qui n'avaient pas eu sa chance...

Il passa les dix-sept années suivantes à s'atteler à mériter le titre de « Prince » autant que son père avait mérité celui de « Roi ». Et aujourd'hui, il ne baissait plus la tête devant qui que ce soit.

Il n'était pas le meilleur guerrier du clan, mais son sens de la justice et de l'honneur lui avait valu de gagner le titre de « champion ». Il avait le respect de tous ou presque, et ce n'était un secret pour personne qu'à la mort d'Halmus, il serait élu Roi à son tour. Tout cela, ce n'était pas dû aux exploits de son père, mais aux siens...

Il se redressa dans sa couche. L'été était particulièrement sec cette année. Il avait entendu plusieurs histoires d'incendies qui s'étaient déclenchés dans les fermes et qui avaient touché les plantations qui poussaient déjà mal. L'hiver allait être rude...

Un jour, ce serait à lui de gérer tous ces problèmes. Le clan Mineros était l'un des plus puissants du Nord. Plusieurs générations de stratèges et de diplomates hors du commun allaient lui laisser un territoire immense et un trop grand nombre de vassaux en héritage.

Parfois, cela lui faisait peur...

Il posa les yeux sur Feipa qui avait une fois de plus partagé sa couche. Son visage était couvert de ses cheveux blonds. Vodiari en poussa une mèche afin d'admirer encore sa beauté. Sans sortir de son sommeil, la jeune femme grimaça et tourna la tête de l'autre côté.

Vodiari en était amoureux, il le ressentait à chaque fois qu'il la voyait. Un jour, il espérait l'épouser.

Il s'étendit et quitta la couche. Il revêtit une tunique simple et un pantalon, le tout fermement harnaché par une ceinture à laquelle il accrocha ses deux hachettes de combat.

Elles étaient toutes les deux finement ouvragées et en tous points identiques. Cadeau de son père lorsqu'il avait reçu le titre de champion.

Il prit ensuite la direction de la sortie. Un verre et du pain à la taverne, ensuite la journée commencerait...

—Vous avez encore trop de progrès à faire ! hurla Vodiari sur les recrues qu'il entraînait. Les jeunes cessèrent leurs passes et se tournèrent vers lui.

—Dans deux ans, quand vous aurez l'âge de faire la guerre, vous allez vous battre pour le clan ! Vous êtes des guerriers mineros ! Successeurs de décennies de victoires ! J'attends plus de vous que ce que je vois là !

Les adolescents sur qui il criait baissèrent la tête honteusement. Ils avaient entre treize et quinze ans et Vodiari était un chef dur mais que tous respectaient. Le champion comprit néanmoins qu'il les avait blessés et baissa d'un ton.

—Lorsque vous serez sur le champ de bataille, vous n'allez pas seulement vous battre pour le clan. Ni pour l'honneur, ni pour la gloire, ni pour l'argent. Aucun guerrier ne vous le dira jamais, mais moi je vous l'assure, vous ne penserez à rien de tout ça une fois face à l'ennemi. La seule et unique chose qui habitera votre esprit, c'est de sauver votre peau.

Il s'approcha de l'un de ses élèves et lui prit son épée de bois.

—Ici, si vous faites une erreur, vous ramassez un méchant coup de bâton. Là-bas, vous allez mourir... Et vous allez le faire en hurlant... Vous n'avez que la gloire en tête et vous sous-estimez ce que je vous apprend, mais vous n'aurez aucune gloire si vous crevez sous les lames ennemies. Alors écoutez ce que je dis, car moi ce que j'ai en tête, c'est qu'une fois au combat, vous puissiez survivre...

Vodiari entendit un rire féminin dans son dos. Il se retourna et vit Adanya qui lui faisait signe avec un sourire narquois.

—Reprenez, ordonna-t-il finalement en rendant l'arme factice avant de partir à la rencontre de la jeune femme.

Adanya était blonde, assez petite et fine, mais au regard farouche. Elle aurait pu être une belle femme, avoir un mari et faire de nombreux enfants, si son père n'avait pas été un fou furieux. La haine et le maniement des armes, c'est à peu près tout ce qu'il avait appris à sa fille avant de la laisser orpheline...

Elle enviait la place de Vodiari. En vérité, elle supportait mal que quelqu'un puisse se battre mieux qu'elle. Mais le champion devait se l'avouer, s'il avait dû un jour la combattre, il n'était pas certain qu'il aurait eu le dessus. À l'époque où il l'avait entraînée, elle lui avait fait l'impression que la guerre et la douleur n'étaient pas un apprentissage pour elle, mais réellement un instinct profondément ancré dans sa nature.

—Je peux t'aider ? demanda-t-il d'un ton signifiant qu'il n'aimait pas la façon dont elle riait de lui.

—Non, répondit-elle. C'est juste que je me souviens qu'il n'y a pas si longtemps, tu nous faisais déjà exactement le même discours, à moi et aux autres.

Vodiari lui rendit sa mimique moqueuse.

—Eh bien, si tu es toujours vivante, c'est justement parce que ce discours fonctionne bien. Elle perdit son sourire.

—C'est mon père qui m'a appris le combat, pas toi. Il n'y a que quelques années qui nous sépare, alors ne me prends pas de haut...

Vodiar réafficha un visage neutre.

—Bien. Je pense que nous en avons terminé. Retourne à tes occupations, pendant que je retourne entraîner l'armée.

Il voulut se retourner mais elle l'interrompit en lui saisissant le poignet. Calmement, sans force.

—En fait je dois te remplacer. Ton père te demande.

Vodiar hésita un instant. Pourquoi Halmus voulait-il le voir ? Cela n'avait pas d'importance. Père et fils ou pas, quand un Roi demandait à voir un champion, on s'exécutait.

—Bien, répondit-il avant de partir.

Halmus attendait dans la salle de guerre, regardant par une fenêtre son fils avancer vers sa demeure.

Il était nerveux. Même plus que ça, il était énervé.

Lorsqu'il entendit Vodiar frapper à la porte de la pièce, il répondit « entre ! » sur un ton claquant.

—Tu voulais me voir ? demanda le champion à son Roi.

—Je te laisse lire ceci, répondit nerveusement le père en tendant une missive à son fils.

Ce dernier la prit en main et en entama la lecture. Il s'agissait d'une invitation à un mariage.

—Quelle infamie ! s'écria Vodiar avec plein d'ironie. Comment osent-ils se marier ?! Des gens respectables ne font pas ça !

Halmus eut un sourire en coin.

—Relis mieux, dit-il à son fils.

L'invitation venait de Gunar, le Roi Artig, un clan du Centre relativement proche. Un rapiat, toujours à gratter pour un tout petit peu de pouvoir. Lui et Halmus s'étaient empoignés lors d'un rassemblement pour la fête de Beltane, des Druides avaient dû les séparer.

Les deux heureux élus étaient Manua, fille de Cator, chef du village de Donar, vassal mineros et Dorne, qui n'était autre que le champion du clan Artig. Manua était veuve depuis deux mois et pour autant que Vodiar sache, Dorne était déjà marié, mais selon la rumeur sa femme allait partir. Elle avait dû finir par le faire, mais ça devait être tout neuf...

—Mariage politique, remarqua Vodiar. Peut-être une façon pour Gunar de te présenter ses excuses pour Beltane.

—Gunar ? S'excuser ? Ça lui ressemble pas vraiment ! Par contre, organiser un mariage avec un de mes vassaux, rapprocher son champion avec une fille de chef pour les pousser contre nous, et qui plus est le faire en me narguant, ça, c'est son genre !

Vodiar rejoignait son père. Cator était le chef d'un village vassal du clan Mineros. C'était Halmus lui-même qui l'avait nommé. Il avait prêté serment de suivre les ordres et de se battre pour les intérêts des Mineros. Il n'avait pas à accepter un mariage politique avec un autre clan sans l'approbation d'Halmus.

Mais si Gunar, le Roi artig, utilisait Manua pour monter Cator contre les Mineros, son propre clan ne survivrait pas à une vengeance de l'armée d'Halmus. C'était un plan risqué, et même Gunar n'était pas assez bête pour s'attaquer à plus fort que lui.

—Qu'attends-tu de moi ? demanda Vodiar.

—Je veux que tu partes pour Donar. Rencontre Cator, rencontre Manua, rencontre Dorne s'il est là-bas. Arrange-toi pour que ce mariage n'ait pas lieu.

—Et comment ?! s'offusqua Vodiari. Je tue Dorne ? J'évite une guerre en en causant une autre ?

—Tu fais ce qu'il faut ! ordonna autoritairement le Roi. Tu expliques à Cator à quel point il est important que sa fille n'épouse pas le champion artig ! Épouse Manua si tu veux, tue Dorne si c'est nécessaire, je m'en fous, mais empêche ce mariage !

Vodiari serrait les dents. À son âge, il n'avait plus d'ordres à recevoir de son père. Mais il s'avérait que son père était Roi, et lui champion...

—Bien, je partirai demain.

Halmus soupira bruyamment, semblant se calmer. Il s'approcha de Vodiari et posa une main sur son épaule.

—Merci, mon fils.

Donar était à une journée de voyage. Vodiari était parti avec une petite escorte et quelques diplomates, précédé par un messenger qui devait annoncer leur arrivée « en simple visite de courtoisie ».

Il savait d'avance que Cator n'allait pas avoir le temps de faire des préparatifs corrects pour recevoir un homme de son rang, mais il ne s'en offusquerait pas. Il était par avance nerveux à l'idée de recevoir des excuses non sollicitées. Il détestait la politique et les palabres qui allaient avec. Mais il était champion et Prince de l'une des plus grandes puissances du Nord, alors même s'il détestait ce monde, il y avait une grande influence... Et cela, il le détestait encore plus...

Feipa avait voulu l'accompagner, mais il avait refusé. Ce n'était pas une visite de courtoisie, c'était une mission politique. Il allait avoir trop de choses sur lesquelles se concentrer et n'avait aucune envie d'avoir une femme —même dont il était fou amoureux— dans les pattes.

Donar était à présent en vue. C'était un petit village sans trop de prétentions. Les murs d'enceinte étaient hauts et bien gardés par des guerriers au sayon noir et jaune —les couleurs du clan Mineros—, mais faits de rondins trop fins. Il y avait quelques fermes aux alentours, un petit marché et quelques centaines d'humbles chaumières de bois et de pailles.

Le village avait été construit sur une colline, dominée par la demeure de Cator.

Le soir tombait sur la plaine, baignant la petite troupe dans les rayons d'un début de coucher de soleil d'un été chaud au ciel sans nuage.

Au loin, Vodiari aperçut quelques cavaliers s'approcher, venant vraisemblablement de Donar. Les deux groupes vinrent à la rencontre l'un de l'autre. Le Prince reconnut l'un des hommes, Danub. Ils avaient combattu ensemble lors de deux ou trois batailles. Il avait le privilège de pouvoir tutoyer un Prince.

—Bonjour, Vodiari, salua le cavalier.

—Bonjour, Danub. C'est un plaisir de te voir.

—Plaisir partagé. Cator nous envoie vous escorter jusqu'au village. Il s'excuse de ne pas l'avoir fait plus tôt et vous assure de nous avoir envoyés dès qu'il a pu.

Vodiari sourit avec ironie et répondit d'un ton exagérément hautain.

—N'envoyer *que maintenant* une escorte alors qu'il a dû être prévenu de mon illustre arrivée il y a moins d'un jour ? C'est un incident diplomatique *majeur*, que je ne pardonne pas ! Vous auriez dû arriver depuis longtemps déjà !

Danub rendit son sourire au champion.

—Eh bien, mon Prince, je vous présente moi aussi mes plus plates excuses de ne pas avoir pu faire plus vite. Bien que je sache que les excuses d'une sous-merde telle que moi n'ont pas la moindre valeur pour un surhomme de votre importance. Recevoir votre crachat sur mon visage serait un honneur, en vérité.

Vodiar se laissa aller à un rire complice. Il avait vu Danud hurler sur un chef de guerre de Rorik qui faisait une erreur stratégique la veille de la bataille de Ragya. Il savait que cet homme n'avait, en réalité, absolument rien d'un lécheur de bottes.

—Ce que je regrette, expliqua Vodiar, c'est qu'une fois à la table de Cator, tout le monde va me parler comme tu le fais... Mais sans humour...

—J'essaie de te mettre en conditions et de te préparer à ce qui t'attend.

Le Prince reprit un visage sérieux.

—Assez de préparations. Ne perdons plus de temps et mettons-nous en route.

Danud avait conduit Vodiar jusqu'à l'entrée de la ville où quelques guerriers armés l'attendaient pour saluer son passage. Il en connaissait certains, mais ne les appréciait pas tous.

Être forcé de travailler main dans la main avec, parfois, des ordures de la pire espèce, c'était ça aussi, faire la guerre. Une fois sur le champ de bataille, peu importait que l'homme à votre gauche soit un violeur ou même un tueur d'enfants, il devenait un guerrier mineros et pouvait vous sauver la vie comme vous pouviez lui sauver la sienne.

Vodiar avait compris depuis longtemps que les batailles pleines d'honneur et de gloire n'existaient que dans les livres et les légendes. Les armées de justes qui se battaient pour leur devoir devenaient vite une bande d'assassins crasseux quand on revenait à la réalité. Et les guerres pour l'honneur et la justice, des bains de sang pour le pouvoir.

Pourtant, il ne pouvait pas être autre chose qu'un guerrier. Il n'aspirait qu'à se battre pour protéger ce qu'il aimait. Les Kriagos ne rêvaient que d'un jour lancer leurs puissantes armées à la conquête du territoire mineros. S'il voulait éviter cela, le clan devait toujours gagner en influence et en conquêtes. Alors Vodiar se battait. Malgré tout ce qu'il avait vu et à quel point la réalité de la guerre le dégoutait, il y voyait toujours une forme de noblesse. Car plus le clan était puissant politiquement, mieux les personnes qu'il aimait étaient protégées.

Et faire des choses affreuses que l'on déteste pour ceux qui nous sont chers, n'était-ce pas se sacrifier ? Et se sacrifier, n'était-ce pas noble ?

Vodiar entra dans la grande salle du village. Un serviteur hurla son nom et ses titres alors qu'il avançait. Tout le monde se tut et se leva.

On avait dressé trois longues tables, placées de sorte à former un « U » dont la base était la plus éloignée de l'entrée. Cator y était assis au centre, ses fils à sa gauche et à sa droite, sans oublier Kolu, le Druide du village, juste à côté du chef. Manua, sa fille, était assise en bout de la table de gauche, un homme portant un sayon aux couleurs du clan Artig à côté d'elle, probablement Dorne.

Le reste des tablées était composé de guerriers, placés en fonction de leurs exploits militaires. Deux d'entre eux, côte à côte, avaient le visage marqué par une bagarre. Probablement s'étaient-ils disputé la même place. Celui assis le plus proche de la table formant la base du « U », c'était celui qui avait gagné.

—C'est un honneur de tous vous recevoir ! déclara Cator. Je vous en prie, prenez tous place.

—Je vous remercie pour cet accueil, répondit Vodiar. J'espère néanmoins pouvoir ensuite m'entretenir avec vous.

C'était une impolitesse de la part du Prince, de signaler qu'il voulait parler de choses importantes avant même le début du repas. Mais il ne s'en souciait pas. Il ne venait pas en visite de courtoisie, en quoi était-ce impoli de le dire ? N'était-ce pas justement honnête de le dire immédiatement ? D'autant que Cator devait bien s'en douter.

Politesse, politique... Feintes et mensonges, rien de plus.

—Si vous le voulez bien, ce soir, nous mangeons ! répondit le chef du village. Demain, vous serez Prince et nous parlerons de chef à Prince. Mais ce soir, s'il vous plaît, ne soyez que mon invité...

Vodiar lui sourit et hocha la tête. Alors Cator tapa dans ses mains et tous se rassirent alors que quatre bardes se mirent à chanter, lyre à la main, à l'unisson, sur des mélodies apaisantes alors que des servantes apportaient des plats décorés de viandes en tous genres, de fruits, de légumes, et de tout ce qu'un chef de village pouvait présenter pour tenter d'épater un Prince.

Les accompagnants de Vodiar prirent immédiatement les places qu'on leur avait réservées, alors que la sienne était située juste à côté de l'inconnu au sayon artig, à trois sièges de la base du « U ».

Vodiar s'en approcha. L'autre se leva.

—Dorne, se présenta-t-il. Champion du clan Artig et promis de la belle Manua. Ne vous présentez pas, je sais qui vous êtes.

Et il prit la place qui avait été désignée pour Vodiar. Faisant cela, il lui céda un siège plus proche du chef du village. Il lui rendait hommage, montrant par ce geste qu'il se considérait inférieur à Vodiar. D'autant que la place à présent libre se situait juste entre lui et sa fiancée.

En temps normal, Vodiar aurait dit ne pas être homme à se mettre entre deux amoureux. Mais là, ils n'étaient pas amoureux, et Vodiar était venu jusque-là justement pour se mettre entre eux. Alors il s'assit.

Dorne et Manua devaient tous les deux avoir entre trente et trente-cinq ans. Deux adultes qui connaissaient la politique et ses rouages. Pragmatiques et sensés, ils avaient une grande conscience de la plupart des réalités. Durant la soirée, Vodiar se surprit souvent à apprécier leur compagnie, même de celui dont il devait empêcher le mariage.

Beaucoup de viande fut déposée devant Vodiar, et beaucoup d'alcool fut versé dans sa coupe. Au fur et à mesure que la soirée avançait, la musique se faisait de plus en plus rythmée et les rires de plus en plus sonores.

Désinhibés, Vodiar et Dorne s'échangèrent beaucoup d'anecdotes vécues dans des camps militaires, qui souvent se terminaient par un hurlement de rire. Ils débâtirent farouchement au sujet de certains Rois et d'autres figures politiques importantes des Terres de l'Arc. Ils discutèrent de la façon dont ils entraînaient les troupes.

À la fin de la soirée, ils en arrivèrent même à se demander quel dieu devait avoir la plus grosse verge. Vodiar soutenait que Taranis, en tant que dieu de la foudre, devait forcément en avoir une colossale. Mais Dorne était persuadé que Cernunos, qui devait ensemer la Terre chaque année, devait avoir la plus impressionnante.

Manua leur fit remarquer qu'une légende racontait qu'à l'époque de la guerre entre les Dieux et les Fomores, sur la Terre d'Erin, Nuada avait tant comblé une femme ennemie qu'elle avait renoncé à le tuer. Dorne lui demanda si un jour les Artigs étaient en guerre avec son village, si elle le tuerait. Elle répondit que tout dépendait de comment se déroulerait la nuit, et elle se leva pour prendre la direction de la sortie.

Les deux champions échangèrent un sourire complice, et Dorne se leva pour la suivre en titubant.

Vodiar aurait pu, et peut-être dû les arrêter. Mais comme l'avait dit Cator, il serait Prince au lever du soleil. Ce soir, lui aussi avait envie de n'être qu'un invité...

La nuit avait été courte pour Vodiari. Soul, il ne s'était couché que bien après le lever du soleil. Cator lui avait réservé une chambre de sa propre demeure. Il s'y éveilla, assis à côté du lit, sans avoir de souvenir précis du moment où il s'était installé dans cette position.

Le soleil entamait sa course descendante et le Prince entendait qu'au-dehors, le village était déjà plein d'animation.

Des coups de masse martelaient son crâne de l'intérieur et un goût acide baignait le fond de sa bouche. Gémissant, il se leva et sortit de sa chambre. Il avait assez repoussé son travail, il était temps qu'il ait une entrevue avec Cator au sujet de sa fille et de Dorne.

Il frappa à la porte du bureau du chef du village. Lorsque celui-ci répondit d'entrer, il ouvrit la porte et pénétra la pièce.

—Vodiari ! Vous êtes réveillé ! l'accueillit Cator en riant.

—Je n'ai plus seize ans, lui fit remarquer le Prince. Les fêtes me fatiguent bien plus qu'avant.

—Et attendez d'avoir mon âge...

Vodiari lui sourit.

—En tous cas, je ne rentrerai pas à la capitale en donnant une mauvaise réputation à votre sens de l'accueil. Ceci étant dit, j'espérais pouvoir m'entretenir avec vous de l'affaire pour laquelle je suis venu.

Cator perdit son sourire pour afficher un visage beaucoup plus sérieux. Hochant la tête, il invita Vodiari à s'asseoir d'un signe de la main.

Le Prince prit place.

—Je vous écoute.

—Le mariage de Dorne et de Manua ne plaît pas à mon père, expliqua-t-il d'un ton neutre. Cette nouvelle parut mettre Cator extrêmement mal à l'aise.

—Pourquoi Halmus se mêle-t-il de ça ? demanda-t-il.

—S'il était là, il vous dirait probablement qu'il n'a pas à se justifier. Que cela serait plutôt à vous de le faire.

—Mais Dorne est un bon parti pour ma fille. C'est un très bon guerrier, influent au sein des Artigs.

—Je ne dis pas le contraire. Il m'a été très sympathique durant la soirée d'hier. Ce qui déplaît à mon père, c'est surtout le fait que vous vous lanciez dans ce genre de manœuvre politique sans le tenir informé, et en espérant ne pas rendre de compte à votre suzerain.

Cator baissa la tête.

—J'avais espéré qu'il le prenne comme une bonne nouvelle. Un moyen de rapprocher Mineros et Artigs.

—Surtout un moyen de *vous* rapprocher des Artigs. Halmus vous soupçonne de vouloir changer d'allégeance...

Le chef de village releva un regard paniqué sur le Prince.

—Jamais ! Je vous assure que mes intentions n'avaient rien à voir avec ça ! Pour preuve de ma bonne foi, je vais faire annuler le mariage !

Vodiari sourit. Cela avait été plus facile qu'il l'envisageait. Il allait pouvoir repartir pour la capitale.

—Je suis certain que cet acte prouvera votre loyauté à mon père, expliqua-t-il en se levant. Dans le cas contraire, je me porterai garant de vous auprès de lui.

—Je vous remercie, répondit Cator, lui aussi se levant.

Les deux hommes se tendirent la main afin de se poigner par l'avant-bras.

Vodiar était allongé sur sa couche. Son mal de tête persistait et il attendait de s'assoupir. Il partirait à l'aube. Il avait hâte d'annoncer le succès total de sa mission. C'était avant que l'on vienne tambouriner à sa porte.

—Ouvre, espèce de salopard !

Vodiar se leva. La porte, frappée, était prise de soubresauts sur certains coups comme si on tentait de l'enfoncer à coup de pied.

Nerveux, il l'ouvrit. Ne lui laissant pas le temps d'avoir le moindre réflexe, Dorne lui décocha un puissant coup de poing à la mâchoire. Le Prince recula et encaissa un nouveau choc à l'estomac. Il se plia en deux, son adversaire allait lui asséner un coup de coude dans le dos, mais il se jeta sur lui, l'épaule la première.

Les deux hommes heurtèrent le mur derrière Dorne. L'artig frappa de son genou, mais Vodiar se protégea de son bras avant de remonter dans un violent « uppercut ».

Trois hommes armés entrèrent. L'un d'eux saisit Vodiar par le col et le tira en arrière tandis que les deux autres maintenaient Dorne collé au mur.

—Que se passe-t-il ici ?! rugit Cator qui succéda aux gardes alors que les deux champions se débattaient pour aller en finir avec leur adversaire.

Le mineros sembla se calmer. Le visage rendu cramoisi par la rage.

—Ce fou furieux est venu m'agresser dans ma chambre ! expliqua-t-il nerveusement. Foutez-le dehors !

—Tu n'as rien à exiger ! répondit Dorne. Tu n'es pas mon suzerain ! Tu n'as pas d'ordre à me donner ! Et tu n'as pas à décider qui je peux épouser ou non !

—Cela suffit ! hurla Cator. Dorne, tu n'épouser pas Manua ! Messieurs, escortez-le à la sortie du village et amenez-lui son cheval !

—C'est une déclaration de guerre ! reprit l'artig avec hystérie alors qu'on le tirait dehors. Vous ne tenez pas votre parole ! Vous n'avez pas d'honneur ! Pas plus que vous avez le droit de vous opposer à moi ! Je planterai vos têtes sur des piques et je ferai brûler votre petit village !

Il continua à hurler jusqu'à ne plus être à portée de voix.

—Un homme charmant, ironisa Vodiar. Très bon parti pour votre fille...

Cator ne sourit pas, ne trouvant visiblement pas la plaisanterie drôle.

—Déclarer la guerre aux Artigs, cela suffira-t-il à prouver mon allégeance à Halmus ?

—Ne vous inquiétez pas, il aura envoyé une armée en renfort avant que Dorne ait eu le temps de revenir avec assez d'hommes pour assiéger Donar.

—Bien. Dites au Roi que la prochaine fois, j'apprécierais qu'il me fasse confiance et me laisse agir à ma guise, au lieu de me faire mettre tous mes gens en danger...

—Ne vous en faites pas, aucun ennemi ne rentrera dans votre village faire du mal à votre peuple. Vous avez ma parole.

L'aube allait bientôt se lever. Vodiar était déjà debout, rassemblant ses quelques affaires avant de partir. Il avait déjà bien réfléchi à la façon dont il allait expliquer la situation à son père. Dorne avait été blessé dans son amour-propre, il suffirait de faire un geste envers lui pour éviter la guerre.

Il espérait qu'Halmus ne se montre pas aussi buté qu'il l'avait été ces vingt-quatre dernières années... Il allait devoir trouver les bons arguments, car le Roi mineros n'était pas vraiment du genre à tendre la main....

Vodiar pensait dire à son père qu'il avait gagné la bagarre qui avait eu lieu dans la chambre. Envoyer un présent ensuite à Dorne pourrait ajouter encore à son humiliation et à celle des Artigs. Demander même à l'apporter lui-même.

Présenter cela comme une provocation à Halmus, et comme de sincères excuses à Dorne. Il n'aimait pas mentir, mais il aimait encore moins l'idée d'envoyer de pauvres bougres se faire éventrer dans une guerre qui pouvait être facilement évitée.

Il entendit un son de carnyx venir de l'extérieur. Il soupira. Ces trompettes étaient sonnées en cas d'alerte et pour donner des ordres sur les champs de bataille... Finalement, la guerre n'allait peut-être pas pouvoir être évitée.

Il posa ses affaires sur sa couche et se saisit de son épée.

Vodiar entra dans le bureau de Cator où le chef du village, son champion et son Druide étaient avisés de la situation par une sentinelle.

—Voilà ce cher Prince venu transformer un mariage en guerre ! le salua le vassal d'un ton insultant.

—Que se passe-t-il ? demanda Vodiar.

—Mille-cinq-cents guerriers armés marchent dans notre direction, répondit la sentinelle. Ils portent les couleurs du clan Elyar, mais aucune bannière. Dorne les commande.

—Des mercenaires ?

—Vraisemblablement.

—Il semble que vous n'aviez pas prévu qu'il lève une armée aussi vite ! intervint Cator sans cacher son enragement.

—Je ne savais pas qu'une armée de mercenaires elyars campait sur vos terres, le reprit le Prince. Peut-être aurions-nous pu le prévoir si vous vous teniez mieux informé de ce qui se passe sur le territoire que vous êtes censé gouverner !

Cator se leva de son siège. Vodiar resta impassible.

—Et que fait-on, maintenant ? demanda le chef de Donar. Vous m'aviez donné votre parole que nos ennemis n'entreraient pas dans mon village.

—Et ils n'atteindront pas vos murs. Je veux des détails sur les forces que vous pouvez lever et sur celles des elyars.

—Ils ont moins de trois-cents cavaliers, expliqua la sentinelle. Ce sont pour la plupart des combattants mal équipés. D'après ce que j'ai vu, la moitié de leur infanterie est composée d'archers.

—Bien. Et de notre côté ? demanda Vodiar en se tournant vers Cator.

—Je peux lever six-cents hommes à pied et cinq-cents cavaliers en moins d'une heure. Tous guerriers de profession. Nous pouvons y ajouter quelques centaines de braves volontaires qui viendront ajouter des lances et des arcs.

—Très bien. Rassemblez vos forces régulières. Nous irons à la rencontre de Dorne en dehors de la ville. J'irai lui parler. Si je peux éviter un bain de sang, je le ferai. Pendant ce temps, trouvez un maximum de volontaires et envoyez-les-nous.

—Vous voulez faire sortir nos troupes alors que nous tenons une place forte ? intervint Jilyu, champion de Donar, qui jusque-là était resté muet.

—Nous devons les tenir éloignés des murs et du peuple. C'est la seule priorité.

—Mais...

—La seule priorité ! se répéta Vodiar sur un ton plus sec.

—Le Prince a raison, acquiesça Kolu le Druide. Je sais qu'il fera tout ce qui sera en son pouvoir pour sauver un maximum de vies.

Cator se rassit.

—Je commanderai la cavalerie sur le flanc gauche. Jilyu, tu seras sur le flanc droit. Quant à vous, Vodiar, je vous laisse le centre.

—Bien. Nous nous retrouvons dans une heure.

Comme l'avait promis Cator, son armée s'était rassemblée en moins d'une heure. Aux premiers rayons du soleil, un millier de braves passait la porte pour aller se battre et défendre le village, tandis que des crieurs publics continuaient d'exhorter le peuple à prendre les armes.

Dorne avait fait cesser la marche de ses mercenaires. Ses archers prenaient place sur une petite colline surélevant la plaine tandis que ses trois-cents cavaliers s'étalaient devant l'ensemble de son infanterie.

Vodiar ordonna à Cator de mettre ses hommes en formation mais de ne pas attaquer avant son retour et partit, seul, en direction de l'ennemi.

Le voyant approcher, Dorne quitta les rangs de son armée et vint à sa rencontre.

Les deux cavaliers avancèrent l'un vers l'autre, seuls entre les deux armées immobiles en attendant leurs ordres. Ils firent tous deux halte à deux bons mètres l'un de l'autre, épée rengainée.

—Tu fais sortir tes troupes pour me montrer que vous êtes moins nombreux ? nargua Dorne.

—Non, répondit Vodiar. Je veux juste te faire la politesse de te rappeler que nous sommes mieux armés. Derrière moi, tu peux voir mille guerriers de métier, épée à la main, portant la cotte de mailles. Alors que derrière toi, je ne vois que des brigands et des mercenaires mal équipés. Leur première ligne sera vite enfoncée, et lorsqu'ils comprendront que cette bataille n'est pas gagnée d'avance, ils tourneront les talons pour ne pas mourir pour toi.

—Si tu en es certain, pourquoi viens-tu tenter de me dissuader d'assiéger la ville ?

—Je veux juste épargner la vie des guerriers de mon clan.

Dorne sourit à Vodiar.

—Bien, alors je te propose qu'un seul homme meure. C'est toi qui t'opposes à mon mariage avec Manua. Alors bats-toi contre moi. Si je gagne, elle est à moi, sinon, elle est à toi.

Le mineros sourit à son tour.

—C'est donc ça le problème ? Tu penses que je veux épouser Manua à ta place ? Elle est la fille de l'un de mes vassaux. Elle n'a aucune valeur politique pour moi. Tout ce que je veux, c'est empêcher votre manœuvre pour gagner de l'influence sur notre territoire.

—Tu ne m'as pas répondu...

—Tu n'épouseras pas Manua. Et je ne me battrai pas en duel contre toi.

Le champion des Artigs ricana bruyamment.

—Tu as peur de moi ?

—Non, je fais juste un calcul simple. Je suis venu jusqu'ici pour empêcher ton mariage. Si j'accepte ton défi, je laisse une chance au destin de me faire échouer. Si je refuse, tu n'auras pas d'autres choix que de partir ou de lancer l'assaut. Dans les deux cas, ton mariage est annulé. Accepte cette défaite, et va te trouver une autre femme.

Dorne perdit son sourire.

—Tu n'es pas mon suzerain, claqua-t-il d'un ton aussi calme que déterminé. Tu n'as pas d'ordre à me donner. Vous, les Mineros, avez la main mise sur la moitié des territoires du Nord. Vous avez bien trop l'habitude qu'on vous lèche le cul. Je ne viens pas du Nord. Je ne suis pas ton vassal. Je ne t'obéirai pas.

—Alors ton armée sera écrasée et toi, tu mourras, répondit Vodiar qui perdait patience et devenait menaçant.

—Peut-être. Mais avant de crever, sur le champ de bataille, je t'aurai arraché la tête. Un dernier mouvement de révolte, un dernier cracha au visage d'Halmus de la part des Artigs. Ensuite, je mourrai en guerrier.

Vodiar dégaina l'une de ses haches, Dorne fit de même avec son épée. Les deux hommes se saluèrent, arme levée, en signe de défi et de menace de mort, avant de faire demi-tour et de repartir au galop.

Une tradition voulait que le chef de guerre fasse un discours à ses troupes avant la bataille. Qu'allait-il bien pouvoir leur dire ? Qu'ils se battaient pour l'honneur ? Pour empêcher un mariage politique qui déplaisait à leur Roi ? Qu'ils allaient mourir et laisser leurs femmes veuves pour ça ?

De toutes les batailles qu'il avait menées, celle-ci était de loin la plus stupide...

Lorsqu'il arriva devant ses hommes, il fut accueilli par le son des carnyx et des cris guerriers des mille braves qu'il menait.

—Vous êtes des guerriers de Donar ! hurla-t-il lorsque la clameur se calma. Je ne vais pas vous mentir, et vous dire que vous vous battez pour l'honneur et la gloire. Je ne vais pas vous dire que vous trouverez du butin et vous enrichirez. Les raisons qui ont mené à cette bataille son stupides et aucun de vous n'est concerné par tout ceci. Et pourtant... Même si vous n'avez rien à voir avec Dorne, Manua, Cator ou moi-même, c'est vos familles, vos fils et vos filles qui vont en payer le prix. Car les mercenaires là devant vous, même s'ils ne sont pas plus concernés que vous par ce conflit, ils viennent pour incendier vos maisons et violer vos femmes ! Vous ne vous battez pas aujourd'hui pour Halmus ou pour le clan Mineros. Vous vous battez pour Donar, votre village, votre mère, mise en danger par une bande de sauvages voués au massacre ! Vous serez les premières victimes d'un conflit purement politique, et j'en suis navré. Vos familles sont en danger pour un conflit purement politique, et j'en suis navré. C'est pourquoi, si certains ne veulent pas participer à cette guerre, qu'ils rentrent chez eux ! Ils ne seront ni traqués ni punis pour désertion ! Mais je sais qu'aucun d'entre vous ne quittera les rangs ! Car vous êtes des guerriers des Terres du Nord ! Car vous ne tremblez pas devant l'ennemi ! C'est lui qui tremble devant vous !

Une clameur s'éleva sur cette dernière parole. Mille hurlements de guerre explosèrent, faisant trembler la cage thoracique de Vodiar. Les épées frappaient les boucliers en rythme. Un boucan sourd, témoin de la hargne et de la témérité des guerriers mineros.

La terre elle-même aurait pu s'écraser sous la puissance de ces hurlements. Les Dieux et les titans se seraient impressionnés par le courage et la force de cette armée.

On entendit même quelques braves hurler « gloire au Prince honnête ». Vodiar venait de gagner un surnom.

De son cheval, il commandait l'infanterie, le centre de la formation. Les deux flancs de la cavalerie passèrent devant la piétaille, qui aurait subi de lourdes pertes lors de la charge des cavaliers que Dorne avait placés en front.

—En avant ! hurla Vodiar à qui répondirent les sons métalliques des carnyx.

Les deux armées avançaient à présent l'une vers l'autre. Fortes, déterminées, sans peurs ni failles, juste des hommes prêts à tuer et à mourir, les uns pour l'argent, les autres pour leurs familles.

—Flèches ! hurla un homme.

Du haut de leur colline, les archers de Dorne venaient de lancer leur première volée. Les mineros cessèrent leur marche et levèrent leurs boucliers. Les centaines de projectiles tombèrent à pic sur les braves qui serraient leurs défenses les unes aux autres.

Plusieurs chevaux furent touchés. Certains tombèrent, grièvement blessés, alors que leurs cavaliers heurtaient le sol avec fracas.

La cavalerie entière était prise d'une légère panique alors que les montures se cambraient ou fuyaient. C'est ce moment que choisit Dorne pour lancer la charge.

En réponse, Vodiari ordonna de faire de même, mais ses chevaux paniquaient et une seconde volée de flèche s'abattit sur eux, faisant cette fois subir de sérieuses pertes à la cavalerie mineros.

Des hommes à pied armés de lance passèrent devant les chevaux, tentant d'arrêter la puissante charge de cavalerie que leur armée allait subir. Ils furent renversés sous le choc et un violent corps à corps s'engagea entre les deux armées.

Le sang s'expulsait des guerriers blessés à mort sous les coups d'épées et de haches, rougissant l'herbe de la plaine du carnage.

Hurllements de douleur, de fureur, fracas des armes et des boucliers, chevaux hennissant à mort, os broyés, membres coupés, gorges tranchées, ... Voilà tout ce que l'on pouvait voir et entendre sur deux centaines de mètres.

Vodiari abattit un homme armé d'une lance, avant de faire face à un cavalier. Il para un coup d'épée de son bouclier de bois, et frappa de la pointe de sa hache la gorge de son adversaire qui esquiva.

Dans l'élan de son coup, il revint du tranchant de son arme sur le cou de la monture du mercenaire. Tranchant sa chair jusqu'à l'os, la pauvre créature tomba au sol en hennissant de douleur, tandis que son cavalier tomba de tout son long avant d'être achevé par un mineros.

Le Prince vit très vite que le poids du nombre adverse restait un avantage considérable après sa charge réussie.

—Formez les phalanges ! ordonna-t-il, sachant que l'entraînement militaire de son armée restait son meilleur atout face à des mercenaires non expérimentés.

Son infanterie recula d'un pas, collant bouclier contre bouclier, lance contre lance, tandis que la piétaille adverse frappait un mur de bois qui rendait coup pour coup.

—Cavaliers ! Contournez-les ! entendit-il.

C'était la voix de Dorne. Il voulait sacrifier son infanterie contre une phalange qu'ils n'étaient pas formés à combattre, pour permettre à ses chevaux de prendre les flancs.

—Jilyu ! Cator ! Sur les flancs ! ordonna Vodiari en réponse. Arrêtez leur cavalerie !

Les chevaux se mirent en route, tranchant et piétinant sur leur passage les mercenaires qui se dressaient devant eux, poursuivant leurs ennemis dans la mêlée.

La cavalerie mercenaire atteignit les flancs et s'y confronta à celle des Mineros.

Vodiari désarçonna deux de ses adversaires pour défendre la phalange qui semblait invincible aux yeux des hommes levés par Dorne, qui n'étaient pas guerriers de profession.

Empêcher la cavalerie ennemie d'atteindre l'infanterie, et la bataille était gagnée. Les laisser prendre les flancs, et la phalange se disloquait, et les mercenaires remportaient une grande victoire.

Dorne et Vodiari se virent sur le champ de bataille. Aussitôt après, ils élancèrent leurs puissantes montures l'une contre l'autre en rugissant.

Leurs armes comme leurs boucliers étaient tachés de sang, leurs yeux étaient ceux de démons, leurs cris ceux du tonnerre. Ils étaient deux champions qui allaient vaincre ou périr.

Les chevaux fonçaient droit l'un vers l'autre. Ils se seraient heurtés si les deux cavaliers ne les avaient pas tirés sur la gauche au tout dernier moment.

L'épée de Dorne heurta violemment la hache de Vodiari lorsqu'ils passèrent l'un à côté de l'autre. Continuant son mouvement, l'artig tenta d'abattre sa lame sur la jambe de son adversaire, mais rata son coup et entailla la cuisse du cheval.

Surprise, la monture se cabra en hennissant. Vodiari manqua de perdre l'équilibre mais se raccrocha fermement aux rênes.

Dorne, passé derrière son adversaire, fit demi-tour et tenta une attaque par l'arrière, mais le Prince avait déjà stabilisé sa monture et s'était tourné juste à temps pour parer de son bouclier tandis que son rival passait sur sa gauche. D'un réflexe, il frappa de sa hache la cuisse de Dorne.

Le fer pénétra profondément la chair tandis que l'artig hurla de douleur. Mais Vodiari avait dû se pencher pour atteindre sa cible, et avant qu'il ne se remette dans une position stable, son adversaire frappa son bras. Le tranchant de son épée glissa, entaillant le muscle sur deux centimètres de profondeur.

Le Prince lâcha son arme, lui aussi hurlait de douleur à présent. Dorne tenta de le frapper d'estoc, mais Vodiari l'esquiva en se penchant en arrière.

Mal réceptionné de sa dernière attaque, le mineros perdit l'équilibre et tomba à la renverse. Son adversaire fit avancer son cheval sur lui pour le piétiner, mais il l'évita en roulant sur le côté.

Vodiari se releva, à présent à pied face à un cavalier. Son avant-bras était douloureux et couvert de rouge. Il ne pensait qu'à lâcher son bouclier pour enserrer la blessure et empêcher le sang de couler, mais cela l'aurait désarmé. Alors il luttait de toutes ses forces contre ses instincts de survie.

Il n'allait pas fuir et aller se faire recoudre et soigner. Il n'allait pas lâcher son bouclier pour sauver son bras. Non. Il était le champion du clan Mineros. Il était fort et fier. Il se battra jusqu'à la fin. Il avait vécu en guerrier, il allait mourir en guerrier. Debout, et pas autrement !

Il attendait son adversaire, le défiant d'un regard déterminé, sans peur ni de lui ni de la mort.

Dorne chargea. Vodiari ne bougea pas. Il n'esquiva pas le destrier en se mettant sur le côté pour tenter de frapper son adversaire. Il leva son bouclier, et au dernier moment se jeta en avant contre la charge du cheval, heurtant la tête de l'animal de plein fouet.

Il sentit un choc comme il n'en avait jamais connu. Il s'écroula, le bois de son bouclier brisé, son épaule déboitée, ses oreilles bourdonnant, dans une mare de boue.

Petit à petit, il se sentit revenir à lui. Il entendait, comme lointain, les hurlements de victoire de son armée alors que les mercenaires à la solde de Dorne fuyaient le champ de bataille.

Un guerrier se pencha sur lui.

—Mon Prince, vous allez bien ?

Il le voyait nettement. Il s'entendait respirer. Il n'était pas assez blessé pour mourir.

—Aide-moi à me relever.

Le mineros voulut le soutenir, mais le pris par son bras démis.

—L'autre côté ! hurla Vodiari.

S'excusant, le soldat l'aida à se relever. Il fit passer le bras blessé du Prince par-dessus son épaule et le fit marcher jusqu'à Dorne. Le cheval lui était tombé dessus. Sa cage thoracique était enfoncée. Il respirait avec peine, crachant du sang à chaque expiration. C'était la fin pour lui.

Vodiari se sentit terriblement désolé pour cet honorable adversaire.

—Cela en valait la peine ? demanda-t-il.

Dorne ne répondit pas. N'en avait-il pas envie ? Ou n'en était-il pas capable ? Il se contenta de sourire à Vodiari, avant de rendre son dernier rôle et de partir rejoindre ses ancêtres...

Le Prince se demandait pourquoi il avait souri. Il n'en savait encore rien, mais cette image allait rester gravée dans sa mémoire. Et jusqu'à sa propre mort, il allait se poser cette question...

Les tentes d'infirmeries dressées après les batailles étaient les lieux les plus affreux que Vodiari ait vus. Les hurlements de douleur des blessés, l'odeur de sang, ceux qui suppliaient

qu'on les sauve, et ceux qui suppliaient qu'on les achève. Le visage des guérisseurs qui devaient choisir qui ils allaient tenter de sauver et qui ils allaient laisser crever dans la boue...

On venait de finir de recoudre sa plaie au bras tandis qu'une servante lui plaçait une attelle à l'épaule. Cela prendrait des semaines avant qu'il puisse à nouveau se battre. Il n'avait qu'une hâte: rentrer chez lui, retrouver les bras de Feipa, oublier que bientôt les Artigs allaient réclamer vengeance, oublier d'ailleurs toute cette politique et ces guerres de pouvoir...

Une jeune femme entra dans la tente. Il ne reconnut pas tout de suite Manua, la fille de Cator.

—Vous avez tué Dorne ? demanda-t-elle.

—Oui, répondit Vodiari. Je suis navré, je sais que vous et votre père aviez des raisons de vouloir ce mariage. Je sais que vous vouliez resserrer les liens entre Artigs et Mineros, et qu'à présent vos efforts sont réduits à néant. Mais Dorne ne m'a pas laissé le choix en venant avec ses mercenaires. Mais que ni vous ni votre père ne s'inquiète, votre dévouement à notre clan sera cité en exemple.

La femme fit deux pas vers lui et le gifla durement. Vodiari reçut la frappe avec violence, suivie d'une seconde d'un revers de la main.

La servante lâcha sa besogne et recula tandis que le Prince se leva et repoussa la fille de chef pour ne plus subir ses assauts.

Manua trébucha et tomba au sol, en larmes.

Vodiari ne comprenait pas. Il ne voyait pas ce qu'il avait pu faire pour la mettre dans cet état...

La femme se releva, posant sur lui un regard empli de haine et de mépris.

—Vous êtes maudit ! clama-t-elle. Vous qui avez la réputation d'homme d'honneur se battant pour la justice ! Mais en réalité, vous vous battez pour la politique !

—Je ne comprends pas, avoua le Prince. Vous m'accusez de me soucier de politique alors que vous alliez vous marier justement pour cela ?

Sans cesser ses sanglots, Manua éclata de rire.

—Vous n'avez que cela en tête... Politique, politique, politique... Vous ne pensez tellement qu'à ça que vous en oubliez même que le mariage peut aussi être une question d'amour...

Ce n'est que là que Vodiari comprit. Dorne et Manua. Ce n'était pas une manœuvre. C'était un vrai couple...

—Vous, le Roi, mon père... Vous vous battez tous pour la politique, mais qui s'est battu pour la justice ? Qui s'est battu pour faire le bien ? Dorne était rustre et impulsif, mais je l'aimais et il m'aimait en retour. Et aujourd'hui, vous l'avez tué. Juste parce qu'un Roi n'aimait pas que mon mariage ait lieu avec lui.

Un guerrier vint à la rencontre de la femme et lui proposa assez fermement de l'accompagner dehors. « Je vous souhaite une vie de misère » fut les dernières paroles qu'elle adressa à Vodiari avant de sortir.

Vodiari se rassit et la servante qui s'occupait de lui remit l'attelle en place. Il cherchait des moyens de se rassurer. De contredire ce qu'avait dit Manua. Mais plus il essayait, plus il ressassait ses paroles, moins ses actes trouvaient d'excuses.

C'était lui, l'homme qui avait interdit un mariage d'amour pour des raisons politiques. C'était lui, le « méchant de l'histoire ». Celui qui, dans les contes, s'interposait entre les amants. Lui qui avait toujours voulu se battre pour l'honneur et pour défendre son clan, le voilà qui était devenu un vil politicien...

Manua avait raison. Il passait tellement de temps à parler politique avec son père, avec les Druides, avec les diplomates, qu'il ne pensait plus qu'à ça. Il n'avait même pas pensé l'espace d'une seconde que ce mariage pouvait être question d'amour.

Et aujourd'hui, des centaines de braves gisaient sur la plaine, et des dizaines hurlaient à la mort dans une sordide tente puant le sang. Des femmes étaient veuves, des fils étaient orphelins, à cause de lui.

Il se dit qu'il était Prince. Que son peuple l'aimait. Qu'il serait élu Roi un jour. Mais qu'était-ce d'être Roi, si ce n'était faire cela encore et encore ?

Manua l'avait dit. Personne ne s'était battu pour la justice. Cette bataille n'avait été qu'une horreur sans motif...

C'est à cet instant précis qu'il prit la décision la plus grave de sa vie. Il allait rentrer à la capitale. Et une fois ses blessures guéries, il annoncerait au Roi qu'il renonçait à ses titres, à ses richesses et quitterait définitivement le clan Mineros.

Il se refusait à faire mourir une fois de plus des braves sans raison. Il se refusait à devenir aussi froid et pragmatique que son père. Il se refusait à un jour se battre à nouveau pour une autre cause que la justice. Il se refusait à devenir politicien. Il se refusait à devenir Roi...

Il ne savait ni où il allait aller, ni ce qu'il allait faire. Il n'avait aucune idée de ce que l'avenir lui réservait.

Il ne savait pas qu'un an plus tard, il serait l'un des plus grands héros que les Terres de l'Arc aient connu...

FIN